

the dearth of sources, Howard has pieced together newspaper articles, government documents and interviews to produce a portrait of a woman who represented many of the struggles for social justice in twentieth-century Canada. Gutteridge was never hesitant to criticize injustice. After her arduous battle for suffrage her energy was poured into the fight for both Minimum Wage Legislation and Mothers' Pensions during the 1920s. In 1937 she was elected to Vancouver's city council and proudly took her seat as the city's first female alderman. Reflecting the agenda of the local Cooperative Commonwealth Federation Gutteridge became the spokeswoman for the unemployed victims of the Great Depression and campaigned for public housing.

Despite Gutteridge's public profile she remained an intensely private individual. Her best friends knew very little about her background nor did she keep in contact with her family in Britain. Until her death in 1960 she remained an active woman who at the age of seventy-eight commented that she still tried to follow "the advice I give to other women: Take an interest in public affairs. Keep yourself informed and express your opinions. Above all, be active."

Unlike Black, Gutteridge seemed comfortable with being a woman. Always concerned about working-class women Gutteridge focused her reform efforts on gender equity in an attempt to secure equal justice for women.

Neither of these books is a truly critical biography. Nor do they descend to the level of gushy hagiography. These two studies remind us of the value of biographies as celebrations of the lives of two restless and spirited women who dared. Both admirably answer "How come?"

PROSTITUTION: LES UNS, LES UNES ET LES AUTRES

Daniel Welzer-Lang en collaboration avec Odette Barbosa et Lilian Mathieu, Paris, Éditions Métailié, 1994.

par Marie-Louise Mutombo

Sur plus de 200 pages s'étalent des témoignages poignants d'hommes mais surtout de femmes qui s'adonnent à la prostitution. Ces entrevues mettent au grand jour les réalités de ce monde singulier où ethnologues et sociologues ont découvert aussi bien des femmes prostituées battues esclaves de leurs proxénètes, que des femmes et des hommes heureux de mener cette vie.

Le sentiment d'insécurité et les comportements de peur et d'isolement sont très manifestes chez toutes personnes prostituées: peur d'être identifiée et reconnue par la famille, peur d'être jugée, peur d'être agressée ou violée. Il en va de même pour le client qui est lui aussi méfiant de l'inconnue. Très souvent, les proxénètes entretiennent ce sentiment de peur chez les prostituées qui sont à leur service afin de les maintenir dans une position de domination et de mieux les exploiter.

La prostitution est considérée comme une source de revenus et les prostituées paient des impôts, par contre, ils et elles n'ont pas accès aux différents services médicaux, ni droit à la sécurité sociale, à moins d'en faire une demande en justifiant leurs ressources. Dans toutes ces transformations du nouveau paysage, des services sociaux tels L'Amicale du Nid et le SPRS œuvrent à la réinsertion des personnes prostituées, à leur révéler leur identité, à positionner cette personne soit en facilitant sa sortie du métier ou en confirmant son insertion à part entière. Il faut signaler que les mouvements sociaux issus du féminisme ont fini par atteindre l'univers de la prostitution. Malgré cela les hommes prostitués se

comportent différemment de leurs collègues féminines soit par leurs réactions ou par rapport à leurs clients.

Les auteur(e)s affirment qu'ils et elles ont exclus de leurs propos voyeurisme et sensationnalisme. La première partie est consacrée à la description de différentes pratiques de prostitution ainsi que du cadre juridique et administratif actuel. La seconde partie reprend une comparaison entre pratiques masculines et féminines dans la prostitution et, dans la troisième partie, les auteur(e)s font une analyse plus anthropologique du phénomène. Dans un souci de lisibilité, les questions d'ordre méthodologique et problématique ainsi que les pistes que soulève l'étude sur la prévention de l'insécurité sur le trottoir lyonnais sont renvoyées en annexe.

Est-ce que la prostitution doit être conçue comme une liberté individuelle et protégée par les pouvoirs publics ou comme une pratique dégradante et donc érigée en délit avec toutes les conséquences qui en découlent? Répondre à ces questions en quelques lignes est pratiquement impossible.

Il échoit de noter que dans le cas de la France, la prostitution n'est pas un délit. La loi française ne réprime que le proxénétisme, soit le fait de tirer des revenus de la prostitution d'autrui. De plus, l'attitude sur la voie publique de nature à provoquer la débauche, autrement dit le racolage passif ou actif, est également réprimé.

Il faut aussi ajouter que la prostitution était jadis réglementée. L'État français cherchait alors à contrôler et à canaliser la prostitution par des maisons spécialisées, des fichiers et une surveillance sanitaire et sociale. Ce régime fut transformé en 1946 lorsque furent promulguées les célèbres lois Marthe-Richard qui abolirent les contrôles de la police jugés alors totalitaires, c'est-à-dire restrictifs des droits et libertés des individus. Dans l'abolitionnisme, la prostitution n'est ni interdite ni considérée comme délit mais plutôt comme une inadaptation sociale.

Le régime abolitionniste contient le jugement de valeur implicite qu'elle reste malgré tout quelque chose qui implique fondamentalement la désapprobation ou une condamnation morale, voire la compassion. Les femmes prostituées deviennent "victimes". La prostitution reste liée à une notion de délinquance. La prostitution, sous toutes ses formes, est généralement considérée comme une tare de la société. Ce qui inquiète c'est l'attitude timide et parfois contradictoire des pouvoirs publics devant ce comportement qui avilit la femme et l'homme et qui n'honore pas la société dans laquelle ce "métier" est devenu une pratique courante.

Lorsque plusieurs personnes sont rassemblées d'une manière plus ou moins organisée, pour une durée de temps plus ou moins longue, il est nécessaire que le responsable du groupe prenne certaines précautions afin de prévenir le désordre. Visiblement, quand des dizaines de milliers de personnes vivent sur un territoire, il leur faut un code d'usages consacrés ou de précédents écrits pour préparer, limiter, accorder et conduire leurs propres actes. Chaque nation a son projet de société, sa hiérarchie de valeurs, sa vision du monde. Les gouvernants de la société patriarcale ont généralement la charge de mettre en place et de garantir l'organisation rationnelle de l'ordre public dans leur groupe social. Face à la prostitution, faut-il choisir entre la liberté individuelle ou l'intérêt collectif qui privilégierait les "bonnes" mœurs dans la société. Et comment définit-on les bonnes mœurs? Le regard du chercheur ou de la chercheuse n'étant pas neutre, et même s'il ne possède pas non plus la vérité, Welzer-Lang, Barbosa et Mathieu, témoins privilégiés pour décrire ce social, ont très utilement partagé leurs opinions sur cette controverse au cœur du pouvoir patriarcal.

ELIZABETH BISHOP: THE GEOGRAPHY OF GENDER

Marilyn May Lombardi, ed.
Charlottesville: University of Virginia
Press, 1993.

by Nanci White

In her recent collection of critical "revisions" of the life and poetry of Elizabeth Bishop, editor Marilyn May Lombardi has used "the lens of gender" to raise questions and possibilities within Bishop's art that have largely been passed over by previous generations of reviewers. The methodologies employed by the contributors are multiple but all move towards a probing new assessment of Bishop's career and work.

Since her death in 1979 of an aneurysm, Bishop has proven to be a growth industry and it is by no means clear that Bishop would have enjoyed her ascent to the limelight. Born in New England in 1911, she lost her father to Bright's disease when only eight months old and her mother to a mental institution at the age of five. Her maternal grandparents were Nova Scotians who raised her among the whisperings and mutterings characteristic of puritanical minds with grave secrets to hide: not only from the child but from social censure at large. Dissatisfied with this upbringing in the maritime wilds of Canada, Elizabeth's even more proper relatives from back-bay Boston removed her from these noxious surroundings and it is from their restrictive influence that Bishop spent the better part of her life escaping. By the time she reached Vassar, she felt herself homeless and her self-imposed exile that was to lead her to Key West, Mexico and Brazil, lasted almost to the end of her life.

The poet's very early awareness of her inappropriateness, her marginality in a world of unflinching categories, is rendered grotesquely in her juvenile story "The Thumb" (1930). Both Sabrina and her domicile are

obsessively delicate and domestic except for a small disfigurement on her slender left hand: a man's thumb— heavy, hairy and coarse. This preoccupation with the sinister, the deformed and life's mutant outsiders is attributed (by essayists Joanne Diehl, Lorrie Goldensohn, Lee Edelman and Lombardi) to Bishop's somatic, erotic and ethical conundrums. An asthmatic lesbian who enjoyed the liberating effects of alcohol, Bishop was acutely aware of and averse to any system of "polarization, exclusion and subordination," as Lombardi phrases it. This indignation extended to being called a "woman" writer and refusing to publish in "women only" anthologies.

One is reminded of Groucho Marx's famous quip that he would not want to belong to any group that would have him as a member. This distaste for clubbishness led Bishop away from the New York literary world and away from the modern "confessional" style that earmarked most of the contemporary poetry scene. Chameleon-like, she adopted a strategy of subtlety and ambiguity which refused, at some level, to name names. This sleight of "hand" fooled many critics into thinking her writing genteel and decorous, rather than recognizing the very sly and self-aware ironies she expresses, not unlike the sophisticated styles of her precursor in American letters, Emily Dickinson and her acknowledged mentor, Marianne Moore.

The second grouping of essays in the gathering (Thomas Travisano, Bonnie Costello and Judith Merrin) challenges these superficial readings and ferrets out the sardonic and the subversive in her art. Consistent with Bishop's exploitation of language as a trap of fossilized signifieds for the careless observer, is her insistence on ringing the changes of consciousness and playfulness on dominant artistic modes and the classical rhetorical forms of poesy: sonnet, villanelle, ballad and sestina. In art as in life, the more constricting the straight-jacket of the patriarchal Logos, the more creative and astonishing the escape.